

Les grandes figures combières d'autrefois – 87 – demoiselle Jeanne Rochat, de la grande famille des Pantalons aux Charbonnières

On aura déjà découvert cette personnalité discrète dans les chapitres consacrés à son père Charles-Louis Rochat Pantalon, dit aussi Louis du Vieux-Cabaret.

Il ne sera pas de trop cependant de revenir sur elle qui eut une trajectoire assez particulière, en ce sens que nantie d'une grande beauté, et même d'un look exceptionnel, elle ne fit rien vraiment de sa vie, resta célibataire pour finir dans une sorte de décrépitude physique douloureuse. Elle se laissait vivre, elle vieillissait mal et disparut finalement dans l'indifférence la plus complète.

Enfant nous la connaissions surtout par les collectes qui nous amenaient dans leur vieille et sombre cuisine, à la Jeanne et à Femil. Celui-ci, son frère, Emile de son prénom, affublé de ce sobriquet quelque peu dévalorisant.

Une cuisine où ils semblaient se terroriser plus que d'y vivre. On arrivait, vite elle prenait un balai sur lequel s'appuyer lors d'une conversation, mais surtout pour prouver qu'elle n'était pas rien que bonne à ne rien faire, qu'elle demeurait au contraire douée d'un dynamisme de bon aloi, situation naturellement qui ne trompait personne.

On reviendra en fin de chapitre sur ces visites rendues à ce couple de vieux célibataires pas méchants pour deux sous, intéressés par les nouvelles du village et par notre position familiale.

La Jeanne, chez nous, on l'appelait familièrement et ironiquement la Jeanne au chapeau jaune ! Parce que l'été, quand elle sortait encore, juste faisait-elle le tour de sa maison et rien de plus, plus question de fréquenter le village en allant ne serait-ce qu'à la boulangerie toute proche, elle s'affublait d'un chapeau à l'ancienne qui avait cette couleur assez originale pour un couvre-chef. Elle prêtait à rire. Ou au contraire, à pleurer, tant elle n'avait pas su s'adapter au présent, et se complaisait, semble-t-il, dans des temps passés où elle avait pu connaître la gloire de sa belle jeunesse et de sa beauté resplendissante. A laquelle, par quelques photos, nous voulons rendre hommage.

Nous nous abstiendrons de trop nous appesantir sur les dernières photos, douloureuses, qui montrent cette pauvre créature disgraciée, et tellement qu'elle aurait du faire peur aux enfants que nous étions. Même pas, il y avait si peu de méchanceté en ces gens, qu'il nous était facile d'aller frapper à leur porte. Quand bien même il fallait franchir un long et sombre corridor, celui-ci faisait la traversée de la maison, débouchant sur le deuxième néveau que l'on trouvait au levant, emprunter un deuxième corridor secondaire au fond duquel était la porte vitrée qui ne donnait qu'un jour misérable sur le parcours que nous avions à faire. Tout cela sentait le vieux et les années voire les siècles. Une caverne. On cognait. On nous répondait. Et voilà la Jeanne qui réempoignait son balai.

Elle naît en 1880 accompagnée de son frère jumeau Albert. Les deux sont cadets. Viendront encore quatre enfants, dont deux sœurs, Alice en 1881 et Marthe en 1883. Ces trois filles seront d'une égale beauté.



Magnifique photo de famille déjà vue en d'autres lieux. Marthe (1883) – Jenny, la maman, née en 1850 et décédée en 1917, Alice, Jeanne, Albert, Louis, le père, né en 1852, et Louis le fils, l'aîné, né en 1875. Nous sommes probablement non loin du néveau arrière du Vieux Cabaret. Le cliché peut être de 1884. Alors Jenny serait enceinte de son sixième enfant, Emile, né précisément cette année-là. Restera plus qu'à mettre au monde Robert et la famille sera au complet.

On n'a curieusement aucune photo de l'enfance de Jeanne. On la retrouve directement adolescente en compagnie de ses deux sœurs Alice et Marthe, vers 1895.



Ces trois jeunes filles se savent belles. Elles posent souvent chez le photographe Oscar Lugrin d'Yverdon, un ami de la famille. Celui-ci sait aussi se déplacer à la Vallée.



Voilà bien la photo la plus fascinante du lot, avec Alice et Jeanne dans leur éclatante beauté. Elles ont moins de vingt ans. Quel garçon un peu sensé n'irait-il pas tourner le soir autour du Vieux-Cabaret pour tenter, d'une part de les apercevoir, d'autre part de s'en faire remarquer ?



Jeanne et Alice. Jeanne restera toujours à la maison en compagnie de sa mère Jenny, de son père Louis et de son frère Emile jusqu'en 1917, puis avec les deux dernier jusqu'à son décès de décembre 1963. Pour le ménage, mais aussi pour la photo, deux jolis tabliers pour ces belles demoiselles.



Les toilettes changent souvent, mais sont toujours adaptées à la pastique impeccable de ces deux sœurs qui adorent poser ensemble.



Une descente à Yverdon ne sera pas de trop pour retrouver le photographe Oscar Lugrin, l'ami de la famille. On découvrira de lui deux photos de la Cerniaz dans le dossier consacré à Louis du Vieux Cabaret.



Nouvelle et élégante toilette pour Jeanne, en même temps que pour Alice, car aucune des deux sœurs ne voudrait céder à l'autre. Et c'est pourquoi on les rencontre si souvent ensemble. Le visage de Jeanne reflète déjà quelque nostalgie secrète. Sait-elle déjà qu'elle ne sera jamais ni femme ni mère ? Faut-il envisager que « son hystérie », car tel est le poison de sa vie révélé bien plus tard, pas loin d'un siècle après la prise de ces photos, par ses nièces, lui a joué un mauvais tour et ne lui a pas permis d'envisager le mariage ? Hystérique et peut-être d'un caractère difficile et surtout terriblement possessive, assurément un peu trop centrée sur elle-même.



C'est le beau temps, où les trois sœurs, presque toujours dans l'ordre, de gauche à droite Marthe, Alice et Jeanne, sont encore ensemble et vivent donc sous le même grand toit du Vieux Cabaret.



Mais Jeanne bientôt, ses deux sœurs s'étant mariées, se retrouve seule et « vieille fille ». Ce portrait, elle peut avoir trente ans, révèle une fois encore sa nostalgie et une inquiétude discrète qui peut déjà être une souffrance. Elle a changé de photographie. Mais peut-être qu'Oscar Lugrin est décédé et qu'il a fallu se tourner vers un autre professionnel. Celui-ci est de l'atelier Pépinet, à Lausanne.



Assurément un très beau portrait. Jeanne garde ses traits fins, que des rides précoces n'auraient pas encore altérés. Il y a cependant, comme dit plus haut, cette nostalgie un peu douloureuse. Dans tous les cas le sourire est absent de ce beau visage, photo qui pour nous clôt une époque.



Jeanne est musicienne tout comme son père Louis, ancien directeur de la Lyre aux Charbonnières. Louis au violon et Jeanne au piano. Nous ignorons tout naturellement de la qualité de son jeu comme aussi quels sont ses compositeurs préférés. Admettons que Mozart ait souvent visité le Vieux-Cabaret, qu'il ait animé ce salon du premier étage où avait été accueilli en son temps Louis Pillevuit de Baulmes, inspecteur de bétail, venu en visite à la Vallée de Joux quatre jours au mois d'août 1906. Jeanne avait alors 26 ans.

« Arrivés à la maison, nous avons soupé et ensuite nous sommes montés tous ensemble à l'étage dans une chambre dont l'intérieur est vraiment splendide et dans un ordre parfait. Là nous avons eu beaucoup de plaisir. Mr. Rochat jouait du violon, l'une des filles du piano, et les personnes présentes accompagnaient par le chant qui a duré jusqu'à minuit et même davantage. Et comme il était assez tard, nous nous sommes donnés un bonsoir pour prendre le repos. »

C'est alors que le Vieux Cabaret vivait encore ses belles heures.



Oubli de cette époque pour franchir allègrement un espace de près de vingt ans où nous sommes sans photos et pour retrouver un trio de personnage que la vie semble avoir fatigué. Louis a passé septante ans, Emile ne se rase plus que modérément, et Jeanne a perdu de sa superbe pour retrouver l'une des caractéristiques de la famille la plus évidente qui apparaît avec l'âge, orbites profondes et yeux cernés de noir.

On retrouve les Pantalons dans l'un de nos textes, « Saveurs d'enfance », Editions Cabédita, 1991, dont nous ne sommes pas plus fier qu'il ne le faut ! C'était un essai, disons !

Pour moi, mon royaume c'était le Crêt-du-Puits. N'ayez crainte, je n'irai tout de même pas jusqu'à vous décrire chacune des maisons où je rentrais ! Peu de gens nous refusaient leur obole, par crainte de passer pour des radins, même à nos yeux d'enfants. Leur fierté les obligeait à soutenir l'œuvre Pestalozzi. L'économie a ses limites quand elle se heurte à l'amour-propre !

Pénétrons maintenant dans le Vieux Cabaret, en face de l'église. Sous le grand néveau le sol est pavé de cailloux ronds. A gauche est la porte de grange qui ne s'ouvre plus que pour l'époque où l'on fend le bois, à droite la porte d'entrée qui donne accès au corridor. Nous rentrions à l'aveuglette dans sa pénombre et nous cherchions en vain le bouton de la lumière. Ce bâtiment fut construit à la fin du XVII^e siècle. La date en est sur une pierre, à l'angle ouest, à la hauteur de l'avant-toit. La paroi du corridor, côté grange est en planches de largeur et d'épaisseur inégales, qui s'emboîtent verticalement les unes dans les autres. Au sol se découvrent des planelles rouges et grises, solides à défier les gros souliers de plusieurs générations. Ce corridor traverse la maison de part en part, donnant accès sur l'arrière, au levant, du côté du Crêt-du-Puits, sur un autre néveau. Nous avons affaire là à une ferme à double néveau. Mais nous n'allions pas si loin. Car au milieu du corridor, une porte à droite conduit à un petit vestibule d'où partent les escaliers du premier étage. Une autre porte, vitrée celle-là, le sépare de la cuisine. Cette disposition à peine aperçue dans une ombre épaisse que finalement une ampoule de très faible voltage effleurait de sa maigre lumière. Etonnement nous n'étions pas apeurés par cette immense bâtisse que nous aurions pu peupler, à notre âge, de Dieu sait quels personnages effrayants. Ce n'était certes pas accueillant, mais ce brin de mystère et cette vie secrète à découvrir nous encourageaient.

Nous frappions. Sitôt on venait nous ouvrir. Ils étaient là, tapis dans la cuisine qui se dévoilait à nous, éclairée parcimonieusement par la fenêtre qui donne sur le champ qui sépare cette maison du collège et qu'ombragent trop deux marronniers et un tilleul.

Emile, on lui disait Femil, issu de la grande famille des Pantalons qui agonisait là, avec ce dernier représentant célibataire, se tenait debout près de la porte. Il portait une vareuse foncée de laquelle émergeait son cou brun et maigre. Il était coiffé d'une casquette grise, non, plutôt couleur de terre. «Une barbe de trois jours», pour ne pas dire d'une semaine le rendait plus pitoyable encore. Je le connaissais bien pour le voir souvent à la laiterie où il passait des heures à discuter avec mon père qui travaillait à sa chaudière ou à son enrochoir. Est-ce pour cela que rien de lui, malgré son aspect peu engageant, ne m'effrayait ?

Mon père l'avait conduit quelquefois à la Petite-Echelle dans son side-car où il avait pris place dans la caisse, escapades dominicales desquelles il retirait une vraie jouissance en des années où il ne sortait plus guère. Ancien petit paysan, il délaissa son domaine, perdant peu à peu le goût de l'agriculture. Juste lui resta-t-il longtemps une dernière vache pour laquelle il partait chercher de l'herbe au Bugnon avec une grande brouette à cadre. Quant à faire les foin, cela lui était devenu insupportable, il ne sortait plus guère qu'en fin d'après-midi quand il faisait moins chaud. Et cette dernière vache lui donnait encore une goutte de lait qu'il menait à la laiterie avec un petit bidon, la paie en conséquence. Aussi, les derniers temps, vendait-il son domaine parcelle après parcelle. Il nous avait cédé le champ du Bugnon qui se trouve devant notre ferme. Pas une vente au rabais comme on serait tenté de le croire. Femil connaissait les prix mieux que quiconque. Je le revois chez nous, à la belle chambre, en transaction avec mon père.

Pour causer, Femil approchait de vous sa figure ridée, tendait son cou maigre et vous soufflait sur la figure en poussant, les lèvres serrées, de profonds et énigmatiques hum ! hum ! Il sentait le vieux, toujours, à la limite le moisi. Pas une odeur vraiment repoussante pour moi qui un jour me plairait à fouiller dans la poussière des vieilles maisons. Un «parfum» des temps passés où on ne se lavait à fond que deux fois l'an, à Pâques et à Noël.

Dans l'autre coin de la cuisine, à côté du fourneau, près de la fenêtre, se tenait la Jeanne, appuyée sur un balai qu'elle n'userait pas. Figure amaigrie avec des yeux profondément enfoncés dans des orbites cerclées de noir, cheveux en filasse, gris et blancs. Nous la

nommions chez nous la *Jeanne au chapeau jaune*. Parce que quand elle sortait encore, les dernières années de sa vie passée en recluse dans sa cuisine, au jardin qui entoure cette vieille et belle maison, elle se coiffait toujours d'un grand chapeau de cette couleur. Nous étions loin de nous douter que cette femme douloureusement décrépite avait été, il y a bien longtemps, au début du siècle, une jeune fille éclatante. Qui elle aussi aimait les photos. La voilà dans un atelier de professionnel, mélancolique devant une tenture fleurie, un gros ruban noir au cou, à la taille une large ceinture d'étoffe satinée. La voici à la maison, debout dans la neige aux côtés de sa sœur, vêtue comme elle d'une jolie robe de ménage que protège un frais tablier à carreaux bordé d'une dentelle blanche. Nous la retrouvons encore sur le pâturage de la Cerniaz, propriété de son père, parmi les siens devant un mur de pierres sèches; le photographe est Lugrin d'Yverdon, un vieil ami de la famille.

Jeanne avait des prétentions. On lui prêtait des propos qu'elle aurait tenus: «C'est que nous sommes de la haute, nous!» Était-ce vrai, le disions-nous seulement par dérision? Mais à vouloir toujours mieux on laisse passer sa chance. Les années avaient fui sur cette maison où ces deux êtres solitaires devenaient pitoyables. Ç'avait été une lente et irrémédiable usure. L'album des copies de photos qui les concerne est là qui le prouve. La jeunesse si belle, avec tant d'espoir et de lumière, la vieillesse triste et douloureuse.

Ils ne nous donnaient pas de grosses sommes; nous les comprenions, car ils ne vivaient pas dans l'opulence. Pourtant allez savoir, avec ces vieux qui cachent parfois leurs économies derrière une planche, comme ce fut le cas à la Cornaz... Femil signait. Nous ne quittons pas cependant la cuisine aussitôt. Car ces deux personnages, pétris d'ombre plus que de lumière, nous parlaient longtemps, ce qui nous étonnait. Ils nous dévoilaient même un savoir insoupçonné. Le journal du jour, déplié, s'étalait sur la table. Les événements pénétraient donc aussi dans ces lieux apparemment coupés du monde? Et je sais qu'avec ces gens-là aujourd'hui, s'ils vivaient, je pourrais causer des heures durant de mon vieux village. Comme aussi de leur famille qui avait tenu près d'un siècle l'Auberge de la Croix-Blanche, alors seul lieu public du hameau, et qui connut son âge d'or quand les constructeurs de l'église, érigée juste en face dans les années 1832, 1833 et 1834, venaient en foule y boire leur vin vieux.

Après ce long séjour dans la pénombre, ressortis de la cuisine et du long corridor, la clarté de la rue nous paraissait resplendissante.

* * *